

KATHY REICHS

Née à Chicago, Kathy Reichs est anthropologue et fait partie des quatre-vingt-huit anthropologues judiciaires certifiés par l'American Board of Forensic Anthropology et collabore fréquemment avec le FBI et le Pentagone. Elle s'impose dès son premier roman, *Déjà dead* (1998, récompensé par le prix Ellis), dans lequel apparaît pour la première fois son héroïne Temperance Brennan, également anthropologue judiciaire. Depuis, elle a notamment publié, aux éditions Robert Laffont, *À tombeau ouvert* (2006), *Meurtres à la carte* (2007), *Terreur à Tracadie* (2008), *Les os du diable* (2009), *L'os manquant* (2010), *La trace de l'Araignée* (2011), *Substance secrète* (2012), *Perdre le Nord* (2013), *Terrible trafic* (2014), *Macabre retour* (2015), *Délires mortels* (2016) et *Petite collection d'os* (2017). Elle a écrit également une série de romans avec son fils Brendan Reichs. *Viral* (Oh ! Éditions, 2010), *Crise* (Oh ! Éditions, 2011), *Code* (XO Éditions, 2013), *Risque* (XO Éditions, 2015) et *Rival* (XO Éditions, 2016), qui mettent en scène Victoria Brennan, la nièce de la célèbre Temperance Brennan. Kathy Reichs participe à l'écriture du scénario de *Bones*, adaptation des aventures de Temperance Brennan pour la télévision, dont elle est aussi productrice.

Suivez Kathy Reichs sur :
www.facebook.com/kathyreichsbooks
www.twitter.com/KathyReichs
www.kathyreichs.com
 laffontcanada

PETITE COLLECTION D'OS

DU MÊME AUTEUR
CHEZ POCKET

DÉJÀ DEAD
PASSAGE MORTEL
MORTELLES DÉCISIONS
VOYAGE FATAL
SECRETS D'OUTRE-TOMBE
OS TROUBLES
MEURTRES À LA CARTE
À TOMBEAU OUVERT
ENTRE DEUX OS
TERREUR À TRACADIE
LES OS DU DIABLE
L'OS MANQUANT
SUBSTANCE SECRÈTE
PERDRE LE NORD
TERRIBLE TRAFIC
MACABRE RETOUR
DÉLIRES MORTELS

KATHY REICHS

PETITE
COLLECTION D'OS

Traduit de l'américain
par Nathalie Beunat

ROBERT LAFFONT

Titre original :
THE BONE COLLECTION

Publié avec l'accord de Scribner/Simon & Schuster, New York.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5 ; d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2016, Temperance Brennan L.P.,
© 2017, Éditions Robert Laffont S.A., Paris,
pour la traduction française
ISBN 978-2-266-29704-2

À Fred Weber
14 juillet 1945-21 avril 2016

La cruauté des os

Chapitre 1

J'étais cramponnée au montant métallique d'un Mule 4x4 qui, à chaque seconde, effectuait de brusques embardées et des bonds spectaculaires. Le moteur grondait, et la structure tout entière cliquetait comme un vieux bombardier de la guerre de Corée. Malgré le ciel couvert, il faisait encore chaud pour un mois d'octobre. J'ai soufflé vers le haut de mon visage pour tenter, en vain, de décoller une mèche de cheveux de mon front, puisqu'il était hors de question que je lâche la barre du véhicule tout-terrain à quatre roues motrices à laquelle j'étais désespérément agrippée.

L'image que j'avais en tête de l'implantation d'une communauté d'artistes à la campagne, c'était plutôt des routes nombreuses et bien entretenues. Le chemin que nous emprunions consistait à traverser une forêt dense, trouée çà et là par les pylônes de lignes à haute tension, et truffée de pistes en terre battue se perdant dans des sous-bois touffus. La Caroline du Nord prenait ici des allures de parc jurassique.

Mais je n'étais pas là pour entrer en communion avec la nature, ni pour stimuler la créativité de mon hémisphère droit. J'étais venue pour récupérer un cadavre.

Je m'étais pourtant organisé une super journée à Charlotte : d'abord, faire mon jogging sur la Booty Loop, la piste dédiée aux joggeurs et aux cyclistes dans le quartier de Myers Park, puis aller déjeuner avec mon

amie Anne, me promener ensuite dans les rues de NoDa, le quartier des galeries d'art au nord de Davidson Street. J'avais à peine fini de lacer mes Nike que mon patron me prévenait par téléphone.

— Mais c'est samedi ! avait râlé Anne en apprenant le changement de programme. Ça peut pas attendre ?

— T'as envie de discuter en détail de la décomposition des corps juste avant le repas ?

— Ils ont pas des flics pour se charger de ce genre de truc ?

— C'est mon job, Anne. (En tant qu'anthropologue judiciaire rattachée au Bureau du médecin légiste du comté de Mecklenburg, je considérais que des restes humains non identifiés étaient de mon ressort.) Un péroné, un tibia et deux vertèbres ont été découverts il y a quelques semaines à Mountain Island Lake. Les policiers croyaient alors qu'il pouvait s'agir d'une personne portée disparue, Edith Blankenship.

— J'ai entendu parler d'elle aux infos. Une étudiante, c'est ça ?

— Une jeune diplômée de l'UNCC.

C'est l'acronyme de l'Université de Caroline du Nord à Charlotte, mon autre employeur.

— Et ce n'est pas elle ?

— Le test sur le gène amélogénine atteste que les os sont ceux d'un homme.

— J'adore quand tu racontes des cochonneries.

— Je n'ai toujours pas identifié le gars.

L'inconnu était dans une boîte de carton à mon labo sous la référence ME422-13. J'avais demandé qu'on procède à un balayage au sonar de la crique près de laquelle les os s'étaient échoués. Peut-être que ça ne valait plus trop la peine à présent. Mais ça ferait moins de paperasses à remplir. Maigre consolation.

Anne ne m'avait pas félicitée pour ma contribution professionnelle au service de l'État.

— Le type qui a trouvé les os pense en avoir découvert d'autres.

— Et il faut que tu ailles récupérer le reste de monsieur Tibia Péroné.

Long soupir de désespoir.

— Il se peut que j'aie le temps de te rejoindre ensuite.

— N'oublie pas de te laver les mains, hein ?

Puis mon amie avait raccroché.

Le 4x4 a brusquement viré à gauche avant de foncer au milieu des arbres par une saignée invisible depuis la route. J'ai presque failli être éjectée du véhicule, tête la première. Le gars au volant a crié par-dessus son épaule, avec une pointe d'accent dans la voix :

— Pas trop secouée ?

— Ça va.

Mon chauffeur se définissait comme un « artiste cowboy ». C'était son expression, pas la mienne. Il s'appelait Emmett Kahn et m'avait accueillie une heure plus tôt avec un grand sourire tout en me broyant la main.

Je lui donnais une soixantaine d'années. Des cheveux hirsutes couleur de jais, le teint mat, des yeux noirs aux paupières lourdes et des favoris de la taille d'une côte de bœuf. Marchand d'art florissant, Kahn possédait en outre une propriété de cent vingt hectares à travers laquelle notre cher Mule 4x4 poursuivait sa course folle.

— J'ai surnommé cet endroit « Carolitalie » parce que mon terrain a la forme d'une botte. Nous fonçons droit sur les orteils. Vous connaissez l'histoire de Mountain Island Lake ?

J'ai fait un signe de dénégation, mâchoires serrées. À force de tressauter comme ça, j'étais sûre que mes plom-bages auraient besoin d'être remis en place au moment où nous atteindrions notre but.

— Le lac a été créé en 1929 pour faire fonctionner des centrales hydroélectriques. Il est alimenté par la rivière Catawba et est le plus petit des trois lacs artificiels du comté de Mecklenburg.

— Énorme.

Tout ce que j'étais capable de produire comme paroles se résumait à un vocabulaire digne de l'âge des cavernes. Grand pays. Conduite secouée. Tempe ballottée.

— Voilà pourquoi j'ai un gardien. Skip gère la sécurité de mon domaine.

D'un mouvement de tête, Kahn a désigné l'homme sur le siège passager. Ce dernier me paraissait taillé dans un seul bloc. Un dos carré, des épaules carrées et une coupe en brosse... tout aussi carrée. Il portait des lunettes de soleil aviateur qui dissimulaient son regard, mais je n'avais pas le moindre doute sur le fait qu'il était de mauvaise humeur.

— Skip est flic. Il travaille pour le comté de Gaston. Ça permet de mettre de l'huile dans les rouages, vous voyez ce que je veux dire ?

Le Mule a bondi, nous offrant une vue dégagée sur la ligne d'horizon. À l'est se profilaient des nuages bas, anthracite et gorgés d'eau.

— Je croyais qu'on était dans le comté de Mecklenburg, ici, ai-je réussi à crier à un moment où la piste était moins cahoteuse.

— La frontière du comté passe au milieu du lac. Mon domaine s'étale de part et d'autre. Mon Skip, il savait que Mecklenburg employait une dame comme vous et il m'a conseillé de vous appeler.

Malin, le Skip.

Le CMPD, le service de police de la ville de Charlotte, avait communiqué l'info au MCME, le Bureau du médecin légiste du comté de Mecklenburg, puis à mon patron, et enfin... à moi.

— En fait, je travaille pour le Bureau du légiste.

— Vous êtes coroner ?

— Anthropologue judiciaire. J'étudie les cadavres qui sont trop avancés pour une autopsie classique.

— Comme les corps flottants.

L'expression utilisée par Kahn suggérait qu'il regardait un peu trop les séries policières.

— Oui. Et aussi ceux réduits à l'état de squelette, ceux qui sont momifiés, décomposés, démembrés, brûlés et mutilés.

— Ah, j'ai vu ça à la télé. Vous déterminez l'âge de la victime, si c'est un homme ou une femme, un Noir ou un Blanc, comment elle est morte, ce genre de trucs, hein ?

— C'est exact.

— Vous y arrivez en vous basant juste sur trois ou quatre os, c'est ça ?

— Les fragments d'os, c'est toujours plus difficile. C'est super que vous en ayez trouvé d'autres.

Un pneu arrière a fait gicler un caillou contre un énorme rocher.

— Hé ! On est bientôt arrivés ? ai-je demandé.

Soit Kahn n'avait pas entendu ma question, soit il avait choisi de ne pas y répondre.

— Alors plus on retrouve d'os, plus on a de chances d'attraper le meurtrier ?

— Si c'est un meurtre.

J'avais des doutes. La couche superficielle externe corticale de monsieur Tibia Péroné était lisse et blanchie. Trop lisse et trop blanchie. J'étais à peu près sûre que ces os reposaient là depuis des décennies. J'aurais parié que c'était une tombe à l'abandon. La Caroline du Nord fait preuve d'un assouplissement des lois en matière d'enterrement privé. Dans les Appalaches, il n'était pas rare que Papi finisse au fond du jardin aux côtés de sa vieille Range Rover.

— Tous les os ont-ils été découverts au même endroit ? ai-je beuglé pour couvrir le rugissement du moteur.

— Les quatre premiers ont été rejetés sur Arch Beach. Vous voulez qu'on fasse un détour par là ?

— Une autre fois. (Un grondement de mauvais augure provenait des nuages gris.) Et ce que vous avez trouvé aujourd'hui, c'est où ?

— Au bout de la botte, en face de Mecklenburg.

— Donc sur la rive opposée de la péninsule, ai-je précisé.

— Il y a eu une crue de la rivière la semaine dernière et le niveau du lac s'est élevé de quatre mètres cinquante. Toute la pointe était inondée, alors le sac a bien pu dériver d'un côté ou de l'autre. Skip inspectait les dégâts quand il l'a repéré, accroché à un tronc d'arbre. Ça puait. Ensuite il m'a téléphoné.

Un sac ? Puer ? Une connexion neuronale s'est mise en branle dans mon cerveau.

— Je croyais que vous aviez découvert des os.

Kahn m'a lancé un regard radieux par-dessus son épaule.

— Vous avez insisté en disant de vous appeler si on trouvait autre chose. Alors on l'a fait. On n'a touché à rien pour pas vous polluer la scène de crime.

Décidément, ce gars regardait trop de séries télé.

Mon léger malaise a laissé place à un agacement certain. Est-ce que tout cela n'était rien d'autre qu'une quête futile ? Un monumental gaspillage de mon samedi ?

Kahn a donné un brusque coup de volant, et le Mule a fait un angle de quatre-vingt-dix degrés, avant de dévaler une butte en cahotant et de s'arrêter pile à quelques mètres de l'eau. Quand le moteur s'est éteint, le silence m'a paru assourdissant.

— On est arrivés.

J'ai sauté du véhicule et inspecté les environs.

Nous étions sur une langue de terre montrant toutes les traces d'une récente submersion. Le sol sablonneux était ridé, les galets et les coquillages éparpillés, la végétation maculée de boue.

J'ai interrogé Skip du regard. Il a fait un geste en direction du lac.

Je suis descendue vers l'eau. Mes cheveux se prenaient dans les branchages. Kahn et monsieur Loquace se tenaient en retrait sur le monticule.

Un poisson mort gisait sur la rive boueuse, ses entrailles boursouflées ayant transpercé son ventre. De manière assez surprenante, peu de mouches avaient été séduites par l'opportunité de ce repas gratuit. Où

étaient-elles ? Parties se nourrir ailleurs ? Effrayées par la tempête imminente ?

J'ai parcouru des yeux le tronc d'un pin à moitié émergé de l'eau, et là, je l'ai vu : un énorme sac en toile bleue de trois mètres de long dont la surface grouillait de mouches.

Je me suis retournée vers mon compagnon bavard.

— Vous n'avez pas touché à ce sac ?

— Non... (Ainsi, Skip pouvait parler.) L'odeur m'a suffi.

— Vous l'avez découvert quand ?

— Y a deux, trois heures.

J'ai enfilé une paire de gants à usage unique. Mes connexions neuronales s'en donnaient maintenant à cœur joie dans mon cerveau. Odeur ? Des mouches sur de vieux os ?

Je portais fort heureusement des bottes de pluie, ce qui m'a permis d'entrer dans le lac. Les deux hommes m'observaient en silence.

Chacun de mes pas était difficile parce que la boue agissait comme une ventouse. Le haut de mes bottes arrivait maintenant à la surface de l'eau qui commençait d'ailleurs à se déverser dedans. J'avais les chaussettes à présent trempées et les pieds gelés.

De la flotte à mi-cuisse, je me suis rapprochée du sac, et j'ai eu droit à une bouffée de la charmante odeur.

L'espoir qui me restait de contempler des aquarelles en compagnie d'Anne s'est instantanément envolé.

Les mouches. La puanteur. Quelque chose ne collait pas.

J'ai observé le sac en me posant toutes sortes de questions. Devais-je ou non appeler des renforts ? Devais-je le ramener vers le rivage, puis téléphoner au labo ?

Au loin, les lourds nuages sombres chargés d'électricité crépitaient et les grondements de tonnerre augmentaient en volume.

Au diable les procédures ! Pas question que je laisse la foudre me griller les fesses.

J'ai pris plusieurs photos avec mon iPhone, puis je me suis penchée sur le sac en le poussant, mais je n'étais pas assez stable pour parvenir à libérer la chose.

Je me suis approchée davantage. Une nuée de Calliphoridae a reflué vers mon visage et mes cheveux. J'ai tiré d'un coup sec sur les poignées du sac pour les dégager des branches auxquelles elles étaient accrochées. Un plouf a retenti.

J'ai rapatrié le colis vers le bord aussi vite que me le permettaient mes pas dans des bottes gorgées d'eau. Des mouches vertes visiblement agacées virevoltaient dans mon sillage.

Skip m'a aidée à extraire le sac du lac et à le traîner sur la rive boueuse, puis à le hisser sur le monticule. De l'eau suintait de la toile et, sur un côté, elle s'échappait carrément par une déchirure d'une quinzaine de centimètres.

De retour sur la terre ferme, j'ai pris plusieurs autres clichés. J'ai descendu ensuite la fermeture Éclair tout en dissipant un essaim de mouches désabusées. Celles-ci ont alors opté pour le poisson : sushi *al fresco* ! Un crâne est apparu, me fixant de ses orbites vides et rondes, comme s'il était surpris par cette soudaine lumière. De longs cheveux étaient collés sur sa face comme des algues sombres.

Le cadavre était habillé. Sous les vêtements détrempés, je pouvais discerner des ligaments et des tissus mous verdâtres.

Pourtant cette vision n'était pas ce qui m'a glacée d'effroi.

Les jambes étaient légèrement fléchies, et les os, des tubes sous le jean sale.

Les jambes.

Deux jambes.

En aucun cas, il ne pouvait s'agir de monsieur Tibia Péroné.

Chapitre 2

Skip m'a aidée à charger le sac sur le Mule 4×4. Le trajet risquait de l'endommager à cause des secousses, mais je n'avais aucune envie d'attendre. Des éclairs zébraient le ciel pour de bon.

Le voyage du retour a été morose, même Kahn n'a pas prononcé un mot. Une fois au niveau des clôtures, j'ai pu capter assez de réseau pour téléphoner.

Tim Larabee, le médecin légiste en chef du comté de Mecklenburg, et donc mon patron, s'est montré aussi surpris que moi vu qu'il m'avait envoyée là-bas pour récupérer des os.

Larabee m'a demandé si je pouvais transporter le sac dans mon coffre. Pas question. Je l'avais fait une fois, déjà. Résultat : l'odeur avait persisté dans ma voiture jusqu'à ce que je la vende. Ou bien était-ce seulement dans mon esprit ? Quoi qu'il en soit, je n'allais pas répéter l'expérience.

Mon patron m'a promis une fourgonnette de transport.

Nous l'avons attendue parmi de drôles de cabanes — style chalets suisses. Kahn m'a expliqué qu'il s'agissait de studios destinés à accueillir des artistes invités, mais je n'y ai pas vu âme qui vive. Skip se tenait coi.

Au bout d'une vingtaine de minutes, Kahn nous a priés de l'excuser ; il devait passer un coup de fil. Prévoyait-il d'avertir son avocat ? Skip m'a tenu compagnie, muet comme une carpe comme à son habitude.

— On dirait qu'ils n'ont pas fait preuve d'imagination pour le nom de Mountain Island Lake, ai-je dit en tentant un début de papotage avec lui.

— La montagne, c'est l'île au milieu, a-t-il répondu en pointant son menton vers le lac.

— Ça doit être profond.

— Cent quatre-vingt-dix-sept mètres de profondeur. Le lac a une surface de treize kilomètres carrés et un pourtour de quatre-vingt-dix-huit kilomètres.

Deux phrases : Skip était vraiment en pleine forme.

— Ça fait beaucoup pour un lac.

— Les habitants de Charlotte boivent beaucoup d'eau.

— La rumeur qui court ces temps-ci, c'est qu'ils pourraient se mettre à l'eau en bouteille.

Visiblement, Skip n'était pas tellement fan de mes blagues.

— Chaque année, on remorque cinq ou six cadavres. Le plus souvent, des plaisanciers ivres, sans compter ceux qu'on ne retrouve jamais.

Sérieux ? Je crois que je vais me mettre à l'Evian...

Kahn nous ayant rejoints, je me suis adressée à lui.

— Combien de gens environ ont accès à cet endroit ?

— Seulement ma famille, mes invités et Skip. Nous avons actuellement deux artistes en résidence. Nous changeons le code de la barrière quand on y pense, mais pour être franc, le domaine est vaste et... en quelque sorte... poreux.

— C'est clôturé ?

Kahn a oscillé sa main, façon de dire couci-couça.

— Nous avons une clôture commune avec les gens de Duke Energy. C'est ainsi depuis belle lurette, et peu de personnes le savent, hormis moi.

— La centrale thermique Riverbend ?

Je l'avais aperçue en passant en voiture : de gigantesques cheminées en briques, des convoyeurs à chaîne, un réseau de fils électriques. L'ensemble semblait tout droit sorti d'un film postapocalyptique.

— Ouais, c'est une vieille centrale à charbon construite en 1929 au moment où a été créé le lac artificiel. Riverbend a été mise en service pour fournir un surplus d'électricité quand la demande était trop forte. Le site est tellement délabré et mal entretenu que les riverains sont enragés. Et la situation a empiré depuis que Duke Energy l'a carrément fermé il y a quelques mois. Des associations d'écologistes crient au scandale parce que des infiltrations de cendre de houille polluent le lac. Ils veulent les poursuivre en justice pour obliger Duke à colmater les fuites. On verra bien ce que ça donnera.

— Ça signifie que n'importe qui a accès à la péninsule ? Au bout de la botte ?

Mon intuition, c'était qu'on avait affaire à quelqu'un qui s'était débarrassé du corps en le jetant à l'eau. Mais il faudrait vérifier.

Kahn a haussé les épaules.

— Bien sûr. Il suffit d'enlever les pancartes DÉFENSE D'ENTRER. À une époque, le coin était un territoire très prisé par les Hells Angels, alors on a encore droit aux motards qui sillonnent les pistes comme des fous, au grand plaisir des plaisanciers. Enfin, vous voyez le genre...

— Avez-vous relevé récemment des indices d'entrée par effraction ?

Kahn ne m'a pas répondu et s'est tourné vers Skip.

— Je peux te laisser ici ?

Skip a hoché la tête en signe d'assentiment.

— OK, alors téléphone-moi dès que la camionnette sera arrivée. (Puis il s'est adressé à moi.) Laissez-moi vous montrer quelque chose.

Avant que je puisse répliquer, Kahn avait déjà contourné une cabane pour s'engager sur un sentier à peine visible s'enfonçant dans le sous-bois. Je l'ai suivi.

— Dans ma propriété, à Carolitalie, on essaie d'intégrer l'art à la nature. (Kahn m'expliquait les choses tout en marchant d'un pas alerte.) Partout, à travers cette région, se trouvent des installations vivantes. La beauté réside dans des lieux inattendus.

— Ah...

Je ne pigeais pas un traître mot de ce qu'il me racontait.
À environ quatre mètres cinquante, il a tendu son bras au-dessus de nos têtes.

— La beauté réside dans les arbres.

Une capsule faite de métal et de Plexiglas était arrimée à plusieurs grosses branches d'un chêne, à trois mètres du sol.

— Laissez-moi deviner... un vaisseau spatial ?

— Un vaisseau dédié à la contemplation de l'espace. Pour toute personne aspirant au calme et à la méditation. La structure en verre permet à la lumière de pénétrer largement, mais le côté bulle favorise la concentration sur son être intérieur.

— Ah...

L'art contemporain, c'est pas mon truc.

Kahn s'est avancé vers un monticule couvert d'épines de pins et équipé d'un hublot et d'une porte de réfrigérateur. Il l'a ouverte sans un mot et m'a invitée à jeter un coup d'œil à l'intérieur.

Une sorte de nacelle ancrée dans le sol maintenait une table ronde ceinturée d'un banc. Le reste du mobilier était en plastique, d'un blanc d'hôpital.

— Ici, trois personnes peuvent survivre sous terre pendant des jours. Il en existe treize semblables un peu partout sur le terrain. Treize, c'est le nombre associé à la révolte, à l'apostasie, à la désagrégation, à la révolution.

Le fantasme absolu du parfait survivaliste.

— Ça fait un moment maintenant, mais j'avais remarqué que quelqu'un squattait certains de ces abris.

— Vous avez une idée de qui il s'agit ?

— Avez-vous déjà entendu parler du sabotage écologique ?

— L'écoterrorisme ?

Kahn a hoché la tête en caressant son menton.

— Le type avec qui vous devriez causer fait partie de ce groupuscule de tarés. Il s'appelle Herman Blount. En août dernier, Blount a publié des vidéos sur les réseaux

sociaux où il menaçait de faire sauter la centrale de Riverbend. Puis il a disparu des écrans radars.

— Et vous croyez que Blount a l'intention de poursuivre son combat par chez vous ?

Kahn a acquiescé, l'air sombre.

— S'il existe une personne capable de commettre des actes violents, c'est bien lui.

Chapitre 3

Quand je suis arrivée tôt lundi matin au MCME, le Bureau du médecin légiste du comté de Mecklenburg, M^{me} Flowers était déjà à son poste, à l'accueil. Comme à son habitude, elle portait une robe à fleurs, et ses cheveux, parfaitement coiffés, lui faisaient une sorte de casque de couleur pêche.

Je l'ai saluée d'un signe de la main, j'ai glissé mon badge d'accès au biovestibule qui conduit aux salles d'autopsie et à nos bureaux. Un « biovestibule » est ce que vous pourriez appeler un couloir à trois cent millions de dollars. Bon sang !

Nos locaux sont de construction récente, réalisés selon les règles de l'art et certifiés LEED, ce qui fait qu'ils ont encore cette odeur particulière d'intérieur de voiture neuve. Après avoir travaillé pendant des décennies dans notre ancien MCME décrépit, rénové à coup de matériaux bon marché, tout le monde ici adore notre nouvelle piaule.

Je me suis dirigée vers la salle d'autopsie numéro quatre, une des deux qui est munie d'un système de ventilation spécial pour s'adapter aux cadavres les plus odorants : les décomposés, les flottants, les corps en putréfaction. Les cas que je traite.

Alors que j'effectuais un détour par mon bureau pour ranger mon sac à main dans le tiroir qui ferme à clé, Larabee est apparu sur le seuil. Mon chef adore faire du

jogging pendant son temps libre. Beaucoup. Les heures passées à marteler le bitume l'ont rendu aussi maigre et hâlé qu'Ichabod Crane dans *Sleepy Hollow*.

— Alors, comment ça s'est passé à Mountain Island Lake ?

— Il a fallu braver la tempête, ai-je dit en me redressant.

— Joe m'a raconté qu'il pleuvait des cordes sur le chemin du retour et que les bourrasques de vent ont failli déporter la fourgonnette.

Joe Hawkins est le vétérinaire des techniciens d'autopsie du labo. Il est à l'emploi du MCME depuis la nuit des temps.

— Je n'ai pas vu son nom sur le panneau des présences. Il est où ?

— Il n'est pas là, il a une conjonctivite aiguë. Ça t'ennuie de travailler seule ?

— Ça m'ennuie moins qu'une conjonctivite aiguë. Où sont mes os ?

— Dans la chambre froide. Joe a réalisé les premières photos et les radios, puis a tout laissé sur la civière.

— Week-end chargé ?

— Pas si mal. Une victime poignardée, une autre électrocutée et un meurtre-suicide. Rien qui puisse te concerner.

Dans notre étrange corporation, cette liste correspond à l'appréciation « pas si mal ».

— Tiens-moi informé, a-t-il lancé avant de disparaître.

J'étais soulagée de savoir que je n'aurais pas d'autres affaires à traiter. J'ai attrapé un formulaire que j'ai fixé sur l'écritoire à pinces, puis je suis allée me changer dans les vestiaires avant de me diriger vers la chambre froide. J'espérais que 48 heures au frais auraient diminué la puanteur. Mais je savais que c'était illusoire. L'odeur redeviendrait forte assez vite.

J'ai poussé la civière jusqu'à la salle numéro quatre. J'ai sorti d'un tiroir une paire de gants en latex que j'ai enfilés et j'ai posé sur ma tête les lunettes de protection. J'ai placé un masque en papier sur mon visage et

un tablier en plastique autour de mon cou et de ma taille. Ravissante.

Le plafonnier était allumé, le ventilateur ronronnait : j'étais fin prête.

Joe avait fait du bon boulot dans la disposition des os tout en les laissant à l'intérieur des vêtements. Après tant d'années à me servir d'assistant, il savait exactement comment je travaillais.

Le squelette était étendu sur le dos, avec les membres légèrement évasés. Posture Savasana. Ça peut sembler bizarre, mais c'est ce terme de yoga qui m'est venu à l'esprit. Ils l'appellent aussi la posture du cadavre.

La masse de cheveux s'était détachée du crâne pendant le transport et reposait près du corps, entremêlée de végétation pourrissante et d'autres déchets lacustres.

J'ai allumé le négatoscope. Les radios de Joe ne m'ont rien révélé de particulier.

Je suis revenue à la civière pour examiner les restes de la victime. L'eau ne pardonne pas dès qu'il s'agit des morts. Les boursouflements sont monstrueux et l'odeur est pestilentielle. Mais cette phase était passée depuis longtemps, ne laissant que des os et quelques lambeaux de chair putride.

Cependant cette personne avait été un être humain. J'ai ressenti l'habituelle pointe de chagrin. Sans doute à cause des cheveux ; ils m'évoquent chaque fois ce geste naturel de les brosser, ou bien de les glisser derrière l'oreille, ou de les sentir flotter au vent.

Assez étrangement, mes pensées ont dérivé sur le yoga. Mon cerveau m'envoyait l'image d'un cours que j'avais suivi récemment.

— Soyez centrés, avait recommandé notre professeur, l'esprit est puissant.

J'ai promené mon regard le long du squelette. J'étais centrée. Un nom. Je devais lui donner un nom.

J'ai noté l'heure sur le formulaire : 8 h 38.

J'ai chaussé mes lunettes de protection et ajusté le masque. Puis j'ai démarré l'examen.

J'ai d'abord observé les vêtements à la loupe, repérant quelques poils épars, sans doute d'origine animale. Je les ai prélevés et placés dans une éprouvette.

Puis, à l'aide d'une paire de ciseaux, j'ai découpé en son centre le tee-shirt vert olive sur toute sa longueur, à l'endroit où était imprimé le slogan RAPACES HEUREUX POUR TOUJOURS. Les deux pans de coton sont retombés de chaque côté de la cage thoracique. Le jean m'a demandé plus d'efforts, mais les morceaux de tissu ont fini eux aussi par s'affaisser sur la surface en acier inoxydable. Quand j'en aurais terminé avec les os, je me concentrerais sur les vêtements.

L'inventaire d'un squelette révèle chaque élément présent. C'était étonnant, étant donné la brèche dans le sac.

Les bords de la suture pariétale étaient peu proéminents, la courbure de l'os frontal suggérait une arcade sourcilière lisse et la mastoïde était petite. Très certainement une femme. Les caractéristiques pelviennes semblaient corroborer celles du crâne.

La boîte crânienne était assez longue et étroite. L'arête du nez descendait bas et l'ouverture était large. J'ai entré mes mesures dans un programme appelé Fordisc 3.0. Chaque donnée m'orientait vers une origine afro-américaine.

Déterminer l'âge requiert un examen plus minutieux. À la naissance, notre squelette n'est que partiellement complet. C'est durant l'enfance et l'adolescence qu'apparaissent d'autres extrémités sur les os. Des composants de nos vertèbres fusionnent alors avec le bassin.

Les clavicules sont les dernières à se souder à l'endroit où elles sont rattachées au sternum. Je les ai examinées toutes les deux. Chacune présentait sa capsule au niveau de l'articulation sterno-claviculaire, mais une ligne légèrement ondulée m'indiquait que l'ossification remontait à peu de temps avant la mort.

J'ai alors vérifié les os des bras et des jambes, le bassin, là où les deux moitiés se rejoignaient au niveau du

pubis, et enfin les côtes, là où elles étaient rattachées au sternum par le cartilage.

Pour confirmer mon estimation du squelette, j'ai sorti d'une minuscule enveloppe les radios dentaires prises *post mortem* et je les ai placées sur le négatoscope.

Érosion minimale sur toutes les surfaces occlusales. Racines totalement formées sur toute l'arcade dentaire. Chaque indicateur de l'âge était fiable: il s'agissait d'une jeune adulte.

La mesure du fémur indiquait que la victime était de taille moyenne, et les attaches musculaires suggéraient une corpulence entre petite et normale.

J'ai donc noté toutes ces informations sur le formulaire.

Une femme noire. Âge: entre 23 et 27 ans. Taille: entre un mètre soixante-cinq et un mètre soixante-douze.

J'ai recherché la fiche de la personne disparue que les flics nous avaient envoyée en même temps que les quatre premiers os.

Edith Blankenship collait avec le profil selon plusieurs paramètres.

J'ai détaché la photo et regardé son visage.

Une fille aux cheveux noirs et bouclés me souriait. Elle portait le mortier à pompon de la nouvelle diplômée. Sans être belle, elle n'avait pas pour autant le physique ingrat. Elle était juste ordinaire. Mais sa façon de tendre sa mâchoire en avant et son regard franc dénotaient une certaine pugnacité et une grande confiance en elle.

Les chaînes d'infos nous avaient abreuvés de cette même photo pendant une bonne semaine. Jusqu'à ce qu'un crime plus récent n'accapare l'attention des autorités chargées de faire respecter la loi... Jusqu'à ce que les actualités se concentrent sur les inondations dans le Midwest. Alors l'intérêt pour la pauvre Edith Blankenship avait diminué jusqu'à se résumer à des feuilles à moitié déchirées agrafées sur les poteaux de téléphone dans les quartiers nord-ouest de Charlotte.

L'affaire Edith Blankenship avait été brièvement relancée par les os de Mountain Island Lake. Ceux qui

enquêtaient sur sa disparition étaient convaincus que le dossier serait transmis à la section des homicides de la police ou, mieux, classé dans la catégorie affaires résolues. Je venais d'anéantir leurs espoirs.

Edith avait-elle finalement été retrouvée ?

Mon cerveau s'en tenait à l'estimation du temps écoulé depuis le décès, l'IPM, intervalle *post mortem*.

J'ai vérifié la date. La dernière fois qu'Edith Blankenship avait été aperçue vivante remontait au 8 septembre.

L'automne avait été exceptionnellement chaud pour la saison, même pour la Caroline du Nord. La déchirure dans le sac avait donné accès au corps à des poissons, des tortues, et autres charognards aquatiques. Ça, conjugué à tout un éventail de bactéries, et le job avait été fait.

À première vue, je me disais que le degré de décomposition semblait correspondre à une immersion début septembre. Mais il fallait que je vérifie.

Je me suis redressée, j'ai remué mes épaules puis effectué quelques rotations avec les bras. Alors que mon ventre gargouillait, toutes mes pensées me ramenaient encore au yoga.

La pendule au mur indiquait maintenant 13 h 03. Mon estomac criait famine.

J'ai ôté mon masque et balancé mes lunettes de protection sur le comptoir. J'ai enlevé mes gants et mon tablier que j'ai roulés en boule, puis j'ai tenté un panier dans la poubelle à ordures médicales. Victoire.

Après m'être rapidement lavé les mains, je suis retournée à mon bureau. J'étais en train de fantasmer sur un immense sandwich quand mon téléphone fixe a sonné.

L'idée de laisser le répondeur s'enclencher m'a évi-
demment traversé l'esprit.

J'ai décroché.

Erreur.

Chapitre 4

— Merci, hein, de m'avoir refilé ce corps flottant.

Erskine Skinny Slidell de la Section des homicides de Charlotte-Mecklenburg n'avait pas apprécié que je fasse appel à lui un samedi. Je m'étais vite planquée derrière la fourgonnette de transport, le laissant débattre de questions de juridiction avec le si bavard policier Skip. Ç'avait dû être le combat du siècle : Dirty Harry contre Barrière en Béton.

— Avec plaisir.

— Alors, vous vous êtes bien amusée avec Unabomber ?

— Avez-vous retrouvé Herman Blount ?

— Oh oui... Ce crétin ressemble à Saddam Hussein en train de pointer le nez hors de son trou. Je l'ai laissé mariner dans son jus pour qu'il ait le temps de repenser au bon vieux temps où il enlaçait les arbres. Ensuite je l'ai longuement cuisiné.

— J'aurais adoré être là.

— Comment ça se fait que je suis pas surpris ?

Le Law Enforcement Center est situé dans les quartiers résidentiels de Charlotte, dans East Trade Street. Cela m'avait pris à peine une dizaine de minutes pour venir en voiture.

Skinny m'avait accueillie au deuxième étage, à côté d'une porte marquée : DIVISION DES CRIMES VIOLENTS. Derrière, c'était le Service des homicides et des attaques à main armée. Blount était dans

la troisième salle d'interrogatoire, celle au bout du couloir.

— Monsieur Birkenstock-et-pois-chiches a passé six semaines sous terre. Ça pue le diable.

Venant de Skinny, c'était une véritable déclaration solennelle.

— C'est quoi son histoire ?

— Le gars a une dent contre les centrales à charbon. Contre les centrales hydroélectriques. Et aussi contre l'exploitation forestière, l'exploitation minière, l'élevage industriel, les pesticides, le commerce de la fourrure, l'expérimentation animale, les zoos, les cirques, les rodéos, McDonald's...

— Vous l'avez déjà interrogé ?

— Cet abruti n'a pas fermé sa gueule une seule seconde depuis que je lui ai botté le cul hors de son trou à rats. Il arrête pas de répéter en boucle des trucs sur les cendres de houille, l'arsenic et qu'à cause de ça, les poissons auraient des difficultés à forniquer.

— Croyez-vous que Blount soit une réelle menace ?

— Votre copain artiste avait raison au sujet des vidéos publiées sur les réseaux sociaux, a dit Slidell en secouant la tête de dégoût. Le bonhomme est louche, ça se voit sur son visage.

J'ai fait un geste de rotation de la main, pour lui indiquer de laisser faire les commentaires sur Kahn.

— Blount a mis sur YouTube un paquet de vidéos qui montrent comment bricoler soi-même sa bombe. Le gars est mûr pour l'Oscar de la meilleure stupidité.

— Est-ce qu'il a un casier ? ai-je demandé en me notant mentalement d'aller visionner les méthodes de sabotage préconisées par Herman Blount.

— Une kyrielle de délits mineurs. Entrée par effraction. Vandalisme. Destruction de biens d'autrui. Il y a huit ans de ça, on l'a arrêté pour avoir planté plein de clous dans des arbres, afin de lutter contre l'abattage. Il a eu affaire aux agents du FBI. Son exploit a causé 400 000 dollars de dommages à l'équipement de la

compagnie forestière. L'espèce de taré avait laissé ses empreintes partout sur les clous.

— On lui doit des attaques contre des personnes ?

— Les flics du comté d'Iredell l'adorent pour deux attentats réalisés avec une bombe artisanale qui n'a pas causé de morts. L'une avait été placée dans un ranch d'élevage de chinchillas, l'autre dans une société qui volait des chiens et les refilait à des chirurgiens débutants pour qu'ils apprennent à tailler et à découper. Le gars est aussi glissant qu'une anguille, il leur a filé entre les doigts. Ça ne va jamais beaucoup plus loin.

— C'est juste un premier examen, mais je peux vous dire que les os dans le sac semblent bien être ceux d'Edith Blankenship.

— Sans blague ?

— De sexe féminin, Noire, dans la vingtaine. Pour en être tout à fait certaine, je dois encore vérifier les empreintes dentaires.

— Des indices d'un quelconque traumatisme ?

— Non. Mais je me doute bien qu'elle ne s'est pas enfermée toute seule dans ce sac avec l'idée d'aller se baigner.

— Vous pensez qu'on a voulu se débarrasser d'elle dans le lac ?

J'ai hoché la tête.

— Attention, ça ne signifie pas automatiquement qu'il y a eu meurtre. Elle a pu faire une overdose, ou avoir eu un quelconque accident, ses copains paniquent et la jettent à l'eau.

— Peut-être, ai-je répondu, dubitative.

— Pourquoi le corps a-t-il refait surface ?

— Quand un cadavre se décompose, la cavité corporelle se remplit de méthane généré par les bactéries dans le ventre. Les ballonnements, plus les inondations, ont sans doute fait remonter le sac.

— Doc, votre conversation est toujours un ravissement.

— Un tueur expérimenté aurait perforé le ventre et les intestins, puis aurait lesté le sac pour qu'il reste au fond. Blankenship, c'est du boulot d'amateur.

Skinny a ouvert la bouche pour commenter, je ne lui en ai pas laissé le temps.

— Avez-vous découvert quelque chose qui relierait Blount à Blankenship ?

— Ils sont tous les deux du style «Sauvons la planète». (Slidell a sorti un carnet de notes à spirales de sa veste, a léché son pouce pour ensuite tourner les pages.) Blankenship était étudiante à la maîtrise en sciences environnementales à l'UNCC. Avant ça, elle travaillait pour Impact Watch, un organisme à but non lucratif qui évalue les conséquences du développement sur la vie sauvage dans la partie occidentale de la Caroline du Nord. Leur QG se situe à Mount Holly.

— C'est sur la route de Mountain Island Lake. (J'ai froncé les sourcils. Skinny a fait pareil.) Qui a signalé sa disparition ?

— Sa grand-mère. (Slidell a parcouru ses notes.) Ada Wilkins. Blankenship vivait avec elle. Un matin, elle est partie à l'école et n'ai jamais rentrée.

— Qui a hérité de l'affaire ?

— Hoogie Smith. Il dit que Blankenship était une solitaire. Pas de job d'étudiante, pas de petit copain, pas de meilleure amie. Père absent, mère décédée. Smith a remonté le peu de pistes qu'il avait. Il a interrogé quelques-uns de ses professeurs, Ada Wilkins, certains de ses voisins. Wilkins a reconnu que sa petite-fille avait fugué une fois après la mort de sa mère. La petite n'avait pas de carte de crédit, ni rien de la sorte. Alors tout le monde a pensé qu'elle en a eu assez et s'est tirée ailleurs.

— Et son cellulaire ?

— On l'a localisé dans un immeuble près de l'UNCC le jour de sa disparition. Ensuite, plus aucun signal.

Je savais ce qui arrivait quand une piste s'essouffait. La chemise contenant les éléments du dossier de Blankenship avait rejoint la pile où se trouvaient les

autres dossiers de personnes disparues. Elle serait entermée sous d'autres chemises au fur et à mesure que la pile augmenterait.

Slidell a désigné de son pouce humide la salle d'interrogatoire numéro trois.

— Je ne veux pas effrayer ce crapaud. Vous regarderez depuis la salle deux.

J'ai suivi ses directives. Je m'y suis installée, bras croisés sur la table.

Quelques secondes plus tard, un petit écran de contrôle s'est allumé et un grésillement timide s'est déversé d'un haut-parleur accroché au mur.

Blount a levé les yeux vers Slidell quand celui-ci a pénétré dans la pièce. Il ne ressemblait pas à ce que j'imaginai. Un visage taillé au couteau, des yeux d'un bleu cobalt, des cheveux blonds, style surfeur. Sans sa barbe un peu miteuse, il ressemblait davantage à un quart-arrière évangéliste qu'à un écoterroriste.

De plus, Blount avait visiblement passé beaucoup de temps au gymnase. Des épaules carrées. Des bras de la taille d'un poteau. Des abdos d'enfer sous son chandail à manches longues.

Slidell a pris place de l'autre côté de la table sur laquelle il a déposé une chemise en carton. Il en a retiré une à une les feuilles, les a disposées avec soin et les a lues lentement. Ou du moins, il a fait semblant de les lire. Je connaissais par cœur le petit jeu auquel il se livrait. Déstabiliser la personne en la faisant poireauter.

— Je n'ai rien fait. Vous n'avez rien contre moi. Vous ne pouvez pas me garder.

Slidell a continué comme si Blount n'avait pas ouvert la bouche. Au bout d'interminables minutes, Skinny a croisé ses doigts et placé ses mains sur la petite bouée qu'il lui sert de taille.

— Voici ce que je me demande, Herman. Ça ne vous gêne pas, j'espère, que je vous appelle Herman ?

Blount lui a lancé un regard furieux.

— Je me demande pourquoi un gars qui n'a rien à cacher se planque sous terre ?

— Chaque jour, les lignes à haute tension provoquent des cancers parmi la population. Si je vais vivre sous terre, c'est pour permettre à mon corps de faire une pause face au bombardement continu des radiations électromagnétiques.

— Hummm..., a marmonné Slidell en acquiesçant comme s'il y réfléchissait intensément.

— C'est une manière pacifique de répondre à la menace.

— Alors pourquoi avez-vous saboté des sociétés de service public ? Parce qu'elles vous font frir les couilles ?

— Je n'ai rien saboté. Mais si ça devait arriver, ce serait un pur acte d'auto-défense. La centrale thermique Riverbend empoisonne les gens en déversant des cendres de houille dans les réserves d'eau potable. Il faudrait agir pour que cela cesse.

Les yeux de Blount brillaient d'excitation, soit parce qu'il était transporté par une ferveur fanatique, soit parce qu'il était simplement en plein délire psychotique. Fascinant. Edith avait-elle succombé à ce regard hypnotisant ?

— Vous avez jamais pensé porter plainte ? a déclaré Slidell, se prenant pour la voix de la sagesse.

— Les tribunaux sont inefficaces. Les membres du gouvernement sont des vendus. Les polluants maintiennent les gens dans un état léthargique.

— Les explosifs, c'est sûr, ça les réveille. (Skinny a consulté une note du dossier.) Comme dans le ranch d'élevage de chinchillas, à Destin, ou encore aux labos Arnett ?

— Je ne suis pas votre gars, je n'ai jamais été inculpé.

— Vous avez été arrêté pour avoir planté des clous dans un arbre.

— Une erreur de jeunesse. C'est fini, ce temps-là.

— Et toutes ces compagnies que vous avez dénoncées sur les réseaux sociaux ? Elles se sont fait sauter toutes seules, par magie ?

— Il semble que je ne sois pas le seul à partager ces points de vue.

Blount soutenait le regard de Slidell, en le fixant avec des yeux calmes, posés. Mais ses lèvres pincées trahissaient une émotion refoulée. De l'angoisse ? De la rage ?

— Un flic a perdu un pouce en désamorçant la bombe d'Arnett.

— Un bien petit sacrifice en comparaison avec tous les animaux qui y sont torturés.

— Et qu'en est-il d'Edith Blankenship ? Un petit sacrifice, elle aussi ?

L'enchaînement du tac au tac était destiné à prendre Blount au dépourvu. J'ai observé son visage avec attention. Aucune réaction.

— Qui ça ?

— Une étudiante à l'UNCC.

Blount a haussé ses épaules musclées.

— Peut-être que vous l'avez rencontrée à Impact Watch. Elle faisait les photocopies de votre manifeste ? Vous savez écrire, n'est-ce pas, Herman ?

Blount n'a pas mordu à l'hameçon.

— Impact Watch est constitué de valets du pouvoir. Le gouvernement leur tapote le crâne en leur faisant croire qu'ils prennent en compte leurs revendications. Les problèmes continuent, rien n'est jamais réglé.

— C'est ce qui s'est passé ? Edith est devenue un problème que vous deviez régler ?

— Vous l'avez retrouvée ?

— Qui a dit qu'elle avait disparu ?

— Je lis les journaux.

— Vous étiez où le 8 septembre ?

— Je refuse de vivre selon le diktat d'un agenda.

— Laissez-moi vous rafraîchir la mémoire, Herman. (Skinny s'est penché au-dessus de la table jusqu'à ce que son visage soit à trois centimètres de celui de son interlocuteur.) Le 8 septembre, vous téléchargeiez vos réflexions sur la meilleure façon de démolir la centrale Riverbend.

Blount s'est instinctivement reculé.

— J'avais une comparution devant le tribunal ce jour-là. Dans le comté de Buncombe. C'est à plusieurs heures de voiture de là. Vous n'avez qu'à vérifier.

— Vous pouvez en être certain, on va pas se gêner. Qui vous a aidé à réaliser la vidéo ?

— Un trépied.

Slidell a saisi une autre feuille du dossier d'un geste brusque.

— Vous et Blankenship, vous avez versé de la pâte à rôder les soupapes dans les moteurs ? En mai dernier, un petit délit de fuite à l'exploitation forestière du Belvédère ?

Blount a secoué la tête avec une déception feinte.

— Vous autres, vous ne comprenez rien. Nous sommes une armée. Nous rendons coup pour coup. Vous ne pouvez pas espérer vous débarrasser de nous. Vous ne nous impressionnez pas. (À présent, c'était lui qui tendait sa mâchoire en avant. Il a presque murmuré la phrase d'après.) Nous sommes partout.

Slidell n'a pas cillé. Ça m'étonnait de lui. À partir de maintenant, je savais qu'il allait jouer le rôle du mauvais flic.

— Blankenship était-elle l'une de vos sbires ?

— Blankenship et les gens de son espèce n'ont pas le cran pour jouer dur. Les manifs et les pétitions n'empêcheront jamais la destruction. Il faut de l'action.

— Donc Edith n'était pas d'accord avec vos positions radicales. Elle vous a menacé de vous dénoncer. Alors vous l'avez descendue.

— Elle m'aurait dénoncé pour quoi ? Pour savoir me servir d'un couteau ? Pour savoir traquer une proie ? Pour savoir dépecer les animaux que je mange ? Ce sont des techniques de base, détective. (Blount s'est calé au fond de sa chaise, un bras sur le dossier.) Juste la lutte pour la survie.

Slidell a fait claquer sa langue en pointant un index vengeur.

— Vous avez été dans l'une des meilleures universités, pas vrai ? L'Ivy League ?

— Dartmouth. Et alors ?

— Bombes artisanales 101. C'est compris dans leur élégant curriculum, ça ? C'est ce qu'ils vous apprennent ? À faire tout exploser ?

De nouveau, il a secoué la tête d'un air blasé.

— J'ai appris que se méfier du gouvernement et croire en la liberté d'expression ne sont pas des crimes. J'ai appris que l'humanité doit se préparer à affronter l'extinction de sa race parce que nous consommons notre terre. Il faut protéger la nature à tout prix.

— Discours pompeux pour un gars qu'on a sorti d'un terrier.

— Je ne suis pas responsable des crimes d'autrui, même si je les applaudis à tout rompre. (Son regard halluciné paraissait désormais froid comme la pierre.) Vous n'avez rien dans le dossier qui me relie à cette fille, on le sait bien tous les deux. Sinon, je serais déjà en état d'arrestation.

— Peut-être que oui, peut-être que non. Mais je suis sûr d'un truc, espèce de petit sac à merde arrogant. (La voix de Slidell était glaciale.) Je vais trouver ce lien entre elle et toi. À partir de maintenant, oublie tes histoires de rayons nocifs et de chapeaux en aluminium. À partir de maintenant, c'est moi ton pire cauchemar.

Slidell a lentement rangé les feuilles dans la chemise et est sorti de la salle d'interrogatoire d'un pas martial.

Chapitre 5

— Quel est votre sentiment ? ai-je demandé à Slidell tandis qu'il remontait le couloir, agacé.

— Le gars est un illuminé, mais je peux pas l'arrêter juste parce qu'il est fou.

— Croyez-vous qu'il mente ?

— Bien sûr qu'il ment. Tout le monde ment. Mais à propos de quoi ? À vous de me le dire. Il faut que je le pousse à bout.

— Est-ce que vous pouvez le retenir sous le coup d'une inculpation pour violation de propriété ? (Slidell m'a lancé son regard, genre je suis pas magicien.) Sinon il ira se terrer quelque part et vous le perdrez.

— Je ne le perdrai pas.

Je savais que Slidell ne pouvait pas le garder indéfiniment en détention sans motif. Et qu'il avait mis en place une filature. Cependant, c'était frustrant.

— J'ai un mauvais pressentiment à propos de ce gars-là.

— C'est un imbécile, mais il n'est pas stupide. Il sait que je vais vérifier pour le comté de Buncombe. Son alibi tiendra.

— Le 8 septembre est le jour de la disparition d'Edith Blankenship. Nous ne savons pas quand elle est morte.

Un long silence s'est installé.

— J'ai besoin de plus d'éléments, a déclaré Slidell. Trouvez-moi la cause et le moment de son décès.

— J'y travaille.

De retour au MCME, j'ai avalé un sandwich au thon que j'ai dissous avec un Coke Diète, puis je me suis à nouveau costumée pour retourner à la salle d'autopsie numéro quatre. Les os étaient tels que je les avais laissés.

Règle générale: une semaine d'exposition à l'air équivalait à deux semaines sous l'eau. Mais une grande quantité de variables entrent en jeu.

J'ai contacté les services météo. Mes souvenirs étaient exacts. La région du Piedmont de Caroline du Nord avait connu un automne particulièrement chaud.

J'ai passé un coup de fil à la société Duke Energy. Les rejets de la centrale thermique Riverbend avaient fait grimper la température dans Mountain Island Lake à des niveaux supérieurs à la normale. L'eau était raisonnablement saturée d'oxygène. La vie aquatique était abondante.

J'ai passé en revue mes connaissances sur le processus de décomposition sous l'eau. La peau se dilate, déformant le corps en vingt-quatre heures. En une semaine, les parties molles se décomposent et commencent à se détacher.

Le fait que le corps ait été emballé avait ralenti le processus. Mais le sac qui contenait Edith était déchiré.

Compte tenu de ces conditions, et de l'état du cadavre, j'estimais à environ quatre semaines le temps écoulé depuis le décès.

En ce qui concernait Edith Blankenship, ça concordait avec la date où elle avait été aperçue vivante la dernière fois.

J'ai donc reporté cette info sur le formulaire, puis je me suis concentrée sur la cause de la mort.

À nouveau, j'ai démarré par la boîte crânienne. Pas d'entrée ni de sortie d'impact de balle. Pas de fractures linéaires, pas de fractures avec enfoncement de la partie fracturée, pas de fractures radiales. Aucune trace de coupures, d'entailles, de piqûres.

L'os hyoïde à présent. C'est un petit os en forme de «U» situé au-dessus du larynx, dans la partie antérieure du cou, sous la base de la langue. Celui d'Edith ne portait aucune des lésions qui auraient pu indiquer une strangulation. Je ne voyais rien.

Ça n'est guère étonnant. Chez les individus encore jeunes, l'élasticité des os permet à l'os hyoïde de supporter des compressions sans se briser.

J'ai poursuivi l'examen au microscope, en réglant la mise au point. Rien sur le côté droit de l'os. J'ai regardé sur le côté gauche.

Et là je l'ai vue. Une minuscule fissure dentelée courait le long de l'os.

Je me suis redressée, mon rythme cardiaque s'est accéléré.

Edith Blankenship avait bel et bien été étranglée.

Je me suis imaginé les derniers instants de la jeune fille. Son corps s'arc-boutant, ses mains griffant ce qu'elle pouvait, son besoin désespéré de respirer.

Christ.

Je me suis calmée pour me concentrer sur les os plus longs, les côtes.

Le bassin. En procédant à l'examen, j'ai eu un autre choc. Une petite masse grise était collée contre l'os iliaque droit, côté ventre. Je l'ai dégagée avec mon index.

Alors que je la sondais, la coque tout autour s'est fendue en deux, révélant un méli-mélo de petits os. Et une unique dent.

J'étais stupéfaite. Edith était-elle enceinte ?

Non, impossible. Les morceaux, minuscules, étaient complètement détachés les uns des autres. La moitié du maxillaire inférieur était trop oblongue. La clavicule bien trop incurvée. Et la dent, quoique minuscule, était formée.

J'ai placé ma découverte sous le microscope. J'ai attrapé les os un à un avec une pince.

Était-ce une tumeur ? Un tératome qui se serait développé de manière anarchique ?

Les tératomes sont des tumeurs complexes possédant certaines composantes cellulaires d'un des trois types de cellules par lesquelles un embryon se différencie : les cheveux, les dents, les os. Plus rarement, un organe entier comme un œil ou une main.

J'ai réalisé la complexité de la situation.

Au diable.

Perplexe, j'ai ramassé tout l'assemblage que j'ai disposé sur un plateau en inox. Puis, je suis revenue à la civière.

L'os iliaque gauche présentait la même tache sombre, similaire à la première.

Je me suis redressée, en échafaudant mentalement des scénarios.

J'avais déjà autopsié des victimes de sadiques sexuels. Je n'ignorais rien de la cruauté dont est capable l'être humain. Edith avait-elle subi des tortures ? Est-ce qu'un salaud de détraqué avait introduit de force cette obscénité dans son corps ? Comment on disait, dans le jargon ? Hamsterophilie ?

Une idée a soudain germé dans mon esprit. *Psitt.*

Quoi ?

Mon regard a erré de l'évier aux placards, et ensuite à tout cet acier inoxydable qui m'entourait. Puis de retour à la civière. J'ai observé le squelette. Les habits détrempés et découpés qui pendaient juste en dessous.

Frustrée, j'ai massé mes tempes.

Psitt.

Les vêtements d'Edith ?

J'ai remonté un pan du tee-shirt en lambeaux et je l'ai reposé doucement sur ses côtes. J'ai lu les lettres à moitié effacées.

Évidemment.

J'ai soulevé les jambes et les os iliaques, j'ai dégagé le jean et découpé ses poches arrière. Il y avait d'autres masses grises. Je les ai ouvertes et vidées.

— Bingo.

J'ai ôté un de mes gants pour appeler Slidell. Il a immédiatement décroché.

— J'ai trouvé quelque chose.

— Quoi ?

— Venez voir par vous-même. Maintenant.

J'ai raccroché.

J'aurais pu le lui expliquer au téléphone. Avoir Skinny sur place, à la morgue, était une perspective mille fois plus réjouissante.